

OPERA-COMIQUE : Reprise du « Nouveau Seigneur du Village ». — Première des « Trois Pantins de bois », ballet de M. Michel-Maurice Lévy. — M. Lauri Volpi.

THEATRE MOGADOR. — « Mandrin », opérette d'André Rivoire, et Román Coolus, musique de M. Joseph Szulc.

THEATRE MARIGNY : « La Créole », opérette d'Albert Milhaud, musique d'Offenbach ; adaptation nouvelle de MM. Willemetz et Delance.

La reprise du *Nouveau Seigneur du Village* que l'Opéra-Comique vient de faire à l'occasion de son Gala annuel a sans doute un intérêt rétrospectif ; mais elle n'a guère que celui-là. On a peine à s'expliquer le succès qui accueillit jadis ce petit ouvrage et à comprendre que, même à l'époque naïve où il fut composé, des gens de goût aient pu prendre plaisir à ce livret prodigieusement bête et à cette suite de morceaux dénués de tout agrément mélodique ou harmonique, d'une facture plate, conventionnelle et d'une déclamation si redondante qu'on y rencontre à chaque instant des passages comme celui-ci : « A cet air noble et plein de grâce, A cet air noble et plein de grâce, Qui va douter de ma grandeur ? Qui va douter de ma grandeur ? Qui va douter, qui va douter de ma grandeur ? Qui va douter, qui va douter de ma grandeur ? » En vérité, il n'y a rien là-dedans qui fasse pressentir le brillant auteur de *La Dame blanche*, et je crains bien que, malgré le zèle des interprètes actuels (parmi lesquels Mlle Gaudel et M. Paul Maquaire ont droit à une mention particulière), ce hors-d'œuvre puisse paraître savoureux au public d'aujourd'hui.

Au cours de la même soirée, nous

eûmes la primeur d'un ballet en un acte de M. Michel-Maurice Lévy, dont le travail musical est des plus distingués et où l'on remarque bien des détails heureux, notamment dans certains effets de sonorité. Comment cet artiste délicat peut-il l'être aussi peu quand, sous le nom de Bétové, il se livre à de pesantes pîtreies ?

A ce même gala, M. Lauri Volpi a soupiré *Pur-dicesti* d'une voix ravissante et chanté une page de Donizetti avec un sentiment, un nerf et une vaillance qui ont soulevé la salle.

On ne pouvait choisir de meilleur moment pour présenter une apologie de Mandrin que celui où tant d'honnêtes gens ont à se plaindre des rigueurs du fisc. C'est en effet aux représentants de cette institution détestée que le célèbre détrousseur réservait ses redoutables facéties, raison pour laquelle il était devenu populaire et avait fini par donner lieu à une légende, celle de Mandrin protecteur du pauvre peuple contre ses méchants pressureurs. C'est sous cet aspect sympathique qu'il nous est montré dans le nouveau spectacle du théâtre Mogador. Ajoutez à cela que pendant plus de trois heures, il ne cesse de s'y montrer crâne, séduisant, insolent, généreux, que par surcroît il s'exprime en chantant de la jolie musique d'une voix chaude, souple et charmante volée à M. Georges Jouatte, et vous ne serez pas surpris du nouveau succès qu'il vient de remporter près de deux cents ans après sa mort en place de Grève.

Le désintéressement de ce brave bandit est tel que ses compagnons en sont exaspérés et que, cédant aux objurgations du trésorier de la bande (anime par M. Hérent d'une bouffonnerie plaisante, bien qu'un peu appliquée), ils décident de se mutiner. Mais Mandrin paraît. Il lui suffit de quelques mots pour reconquérir le cœur de ces

malandrins et leur faire courber le genou. Puis il leur annonce qu'ils auront à exercer leurs talents, dès le lendemain, dans la ville de Beaune, et, comme on le met en garde contre ses ennemis, il affirme sur un motif plein de franchise et bien rythmé que « la balle qui tuera Mandrin n'est pas encore fondue », reconfortante déclaration qu'il renouvellera allègrement — et obstinément — à la fin de chacun des actes suivants...

Le second nous transporte à Beaune où notre héros, aidé de son inséparable Bernard (que M. Robert Allard personnifie avec la gaieté légère dont il est coutumier), a tôt fait de bernier le procureur du Roi, M. des Audières, ainsi que M. Fouchard, le Fermier général (auquel M. Carpentier prête sa comique bonhomie), et cela grâce à un subterfuge des plus aisés qui consiste à se faire passer pour les officiers chargés d'arrêter Mandrin.

Or, le procureur a un fils qui chante avec infiniment de goût, car c'est M. Charles Friant, et qui est amoureux de la fille du Fermier général, qu'on nomme Isabelle, mais qui s'appelle en réalité Mlle Solange Renaux et qui est considérée avec raison comme une des plus brillantes pensionnaires de M. Ronché. Elle éprouve quelque penchant pour le jeune des Audières ; mais elle le trouve un peu godiche, un peu bourgeois et surtout trop soumis à son père, le procureur, qui se montre hostile à l'amour de son noble rejeton pour la fille d'un roturier enrichi. (A ce seul trait, on voit que les auteurs n'ont pas fait de concessions à l'actualité.) Isabelle est une jeune fille romanesque, éprise d'aventures périlleuses et que le récit des exploits de Mandrin électrise aussi, quand elle apprend que le bel officier du Roi n'est autre que le bandit lui-même, elle se met bel et bien à l'aimer. Mais Mandrin se détournera d'elle, car le Roi, à qui il a offert de se soumettre s'il consent à lui faire grâce et à l'enrôler parmi ses fidèles serviteurs, a nettement refusé d'envi-

sager cette ingénieuse solution, ce qui interdit à Mandrin de s'attarder à un rêve d'amour et de bonheur paisible. Ainsi donc, révolté, ulcéré, il poursuivra sa triomphante et sinistre carrière, mais non avant d'avoir fait deux heureux, en obtenant par ses moyens habituels, c'est-à-dire pistolet en main, le consentement du trop aristocratique des Audières au mariage de son fils avec Mlle Fouchard, qui le trouve bien plus à son goût depuis qu'il a osé, dans un accès de jalousie, provoquer en duel l'invincible Mandrin.

Sur ce très agréable livret, M. Joseph Szulc a composé une partition claire, chantante et bien charpentée où l'on reconnaît la main d'un musicien expert et à laquelle je n'adresserai que deux reproches : c'est d'être un peu trop copieuse et d'être orchestrée d'une façon trop fleurie, avec un luxe excessif de fioritures et d'ornements qui menace parfois de lasser. Mais ces reproches peuvent fort bien passer pour des éloges à une époque où l'opérette est trop fréquemment réduite à des proportions étiquées et où, le plus souvent, on ne se donne pas la peine d'orchestrer du tout.

M. Szulc est on ne peut mieux secondé par ses interprètes. Je les ai nommés au passage, mais je n'ai pas dit assez de bien de M. Georges Jouatte, qui s'est imposé dès les premières mesures de son rôle par cet ensemble de qualités où l'on reconnaît le vrai chanteur, le chanteur né. Quand j'entendis pour la première fois cet excellent artiste, il était baryton et je lui soutins qu'il faisait fausse route en abordant l'emploi des ténors ; j'ai depuis longtemps reconnu mon erreur ; M. Jouatte est actuellement un des ténors les plus intéressants que nous ayons. J'ajoute qu'on ne dirait jamais, à le voir évoluer en scène avec tant d'aisance, que ce chanteur habile est un acteur débutant. Son succès a été des plus vifs et des plus mérités. Il me reste à vanter l'orchestre, et je le fais sans réserve. Mais pourquoi son chef si adroit, M. Diot, continue-t-il à diriger sans ha-

guette ? Tient-il encore à imiter les Américains ? Voilà qui commence à être bien démodé !

M. Edmond Roze a imprimé sa marque si personnelle à la mise en scène et tiré parti — un peu trop abondamment, je crois, — de la scène tournante, dont le rôle consiste, semble-t-il, à renouveler l'aspect du décor plutôt qu'à « tourner cent tours, tourner mille tours », comme les chevaux de bois de Verlainne, pour le simple plaisir de tourner. Quant aux décors et aux costumes de M. Stern, ils seront, j'en suis sûr, très prisés pour leur éclat et leur multiplicité. Mais j'avoue qu'ils m'ont procuré quelques étonnements : je n'ai pas très bien compris les colonnes bicolores du jardin de M. Fouchard ; je ne savais pas qu'à Beaune les femmes du peuple portaient toutes des robes d'un modèle identique ; j'ai été surpris que Mlle Isabelle Fouchard autorisât ses caméristes à montrer leurs jambes et leurs cuisses nues et plus encore qu'elle pût obtenir que douze de ses amies consentissent à revêtir pour la chasse un costume bizarre exactement pareil au sien, composé de paniers fort courts et d'un corsage sans manches. Si je me permets ces objections, c'est pour signaler la tendance qu'on a aujourd'hui à confondre les opérettes avec les spectacles de music-hall, où certains effets de mise en scène exigent souvent des « taches » d'une même couleur et des masses de costumes semblables, alors que dès qu'une véritable action intervient, si arbitraire soit-elle, le simple bon sens réproouve un parti pris qui inflige un uniforme à des personnages indépendants les uns des autres.

C'est en vertu de cette assimilation de la simple opérette au genre du music-hall que *La Créole* a subi une métamorphose complète en passant des Bouffes-Parisiens au théâtre Marigny. MM. Willemetz, Delance, et Volterra sont des hommes de théâtre trop avisés

pour que je prétende discuter avec eux l'opportunité de cette audacieuse transformation. Si, comme je l'espère et comme c'est probable, le succès couronne leur idée et consacre la nouvelle adaptation de *La Créole*, j'en serai tout à fait enchanté pour eux et même pour Offenbach, car tout vaut mieux que de le laisser dans l'oubli. Je me hâte d'ajouter que pour qui n'est pas spécialement familiarisé avec l'œuvre de ce maître et tout ce qui s'y rattache, le spectacle de Marigny offre des attraits divers et si le suffrage que le public ne peut manquer de lui accorder amène la reprise d'autres ouvrages d'Offenbach (surtout de ceux où son génie a donné sa vraie mesure), tout sera pour le mieux.

Je ne suis pas de ceux que fascine la personnalité de Mlle Joséphine Baker. Pourtant, je reconnais à cette célèbre vedette des qualités sympathiques telles qu'une voix pure, juste, facile et des élans pleins de sensibilité et de gentillesse. Mais il m'est impossible de trouver qu'elle soit à sa place dans un rôle écrit pour Anna Judic, dans un rôle où il faut de la réserve, de la finesse et du tact. Son physique, sa couleur, son accent, sa mimique excessive, ses excentricités vestimentaires, ses hardiesses nudistes, ses déhanchements et jusqu'à la projection qui la suit en scène selon l'usage du music-hall n'ont rien à voir avec le personnage qu'elle incarne, non plus que les « numéros » dont on a cru devoir agrémente son rôle et auxquels je doute qu'Offenbach eût donné son approbation. Qu'il me soit permis d'adresser des compliments en bloc à Mlle Rose Carday, à MM. Urban, Adrien Lamy, René-Charle, Henri Jullien, Marrio et Dréan, d'offrir mes félicitations à Mme Simone Volterra, à M. Robert Quinault, M. Raoul Labis et, après avoir à nouveau appelé sur la nouvelle *Créole* toutes les faveurs du succès, de rouvrir la partition de l'ancienne et de m'en fredonner les airs charmants, tels qu'ils furent conçus et dans l'ordre où ils furent disposés.